

## **Fortunes et infortunes de la foi qui guérit (Zola, Huysmans)**

C'est au moment où il arrive au terme des *Rougon-Macquart* que Zola va se passionner, une fois de plus, pour le religieux, et plus particulièrement pour le phénomène de Lourdes, transformée grâce aux progrès technologiques (les chemins de fer) en Club Méditerranée pour croyants. Insistance donc des questions médico-religieuses, centrales déjà dans *Le Docteur Pascal* qui vient de paraître, ou antérieurement dans *La Conquête de Plassans*. Lourdes fascine Zola dès un premier voyage en 1891. Il y retourne en 1892 pour procéder à une enquête sérieuse sur le terrain et il se documente scientifiquement, notamment en s'informant auprès de son ami et médecin Maurice de Fleury, à qui il doit déjà une partie importante de la documentation médicale du *Docteur Pascal*. Il rencontre également Gilles de la Tourette, élève de Charcot et auteur d'un *Traité clinique et thérapeutique de l'hystérie* et il lit enfin Charcot lui-même qui publie en 1893, à la suite semble-t-il du voyage plutôt médiatisé de Zola à Lourdes, un article intitulé « La foi qui guérit »<sup>1</sup>.

Chassé-croisé plutôt amical entre le neurologue et l'écrivain qui pour réfuter les « miracles » de Lourdes va copieusement s'appuyer sur les thèses de Charcot. Celles-ci tombent évidemment à pic pour notre futur évangéliste laïque, puisque le neurologue le plus célèbre de France étend considérablement dans son article le domaine de l'hystérie et du même coup le champ des maladies dont on peut guérir « miraculeusement », c'est-à-dire sous l'effet de la crédibilité, de la suggestibilité ou d'un choc nerveux. Non seulement les maladies convulsionnaires et les paralysies peuvent avoir une origine hystérique, mais également certains ulcères et tumeurs apparemment purement organiques ou même certaines lésions cutanées qui peuvent être l'effet de « tumeurs » d'origine hystérique. Une aubaine pour Zola, à qui il ne reste plus qu'à démontrer, pour que la boucle soit bouclée, que Bernadette

---

<sup>1</sup> Cet article paraît tout d'abord en anglais (« The Faith-healing – la foi qui guérit ») dans la *New Review* de Londres, puis en traduction dans la *Revue hebdomadaire*, et enfin dans les *Archives de neurologie* (tome XXV, 1893), dirigés par Charcot lui-même.

Soubirous, à qui est apparue la Sainte Vierge d'humeur si guérisseuse, n'est elle-même qu'une hystérique : « Selon le mot brutal d'un médecin, cette fillette de quatorze ans, tourmentée dans sa puberté tardive, n'était en somme qu'une irrégulière de l'hystérie, une dégénérée à coup sûr, une enfantine. Si les crises violentes manquaient, si elle n'avait pas dans les accès la raideur des muscles, si elle gardait le souvenir précis de ses rêves, c'était simplement qu'elle apportait le très curieux document de son cas spécial ; et l'inexpliqué seul constitue le miracle, la science sait encore si peu de choses, au milieu de la variété infinie, selon les êtres ! Que de bergères, avant Bernadette, avaient ainsi vu la Vierge, dans le même enfantillage ! N'était-ce-pas toujours la même histoire, la Dame vêtue de lumière, le secret confié, la source qui jaillit, la mission à remplir, les miracles dont l'enchantement va convertir les foules ? »<sup>2</sup>

Comme l'abbé Faujas dans *La Conquête de Plassans*, Lourdes et ses fonctionnaires préposés aux miracles misent sur l'hystérie, se jouent d'innombrables hystéries, à commencer par celle, atypique, de l'enfantine Bernadette promptement mise à l'écart – le marché du miracle est trop juteux pour qu'on lui en laisse les bénéfices. Et pourtant on ne trouve pas dans *Lourdes* de prêtres aussi suspects et cyniques que l'était Faujas. Le temps de l'anticléricalisme militant semble passé et de manière générale il semble qu'en face d'autant de souffrance et de misère, qu'en face d'autant de croyance et d'espoirs la plupart du temps trompés, le ton de Zola est plutôt à la pitié, voire à la compassion. Il est évidemment significatif dans cette perspective qu'un des deux personnages principaux du roman soit un abbé, Pierre Froment, et qu'il s'agisse d'un abbé d'autant plus sympathique qu'on découvre assez vite qu'il a perdu la foi et qu'il en souffre de la première à la dernière page du roman – aucun « miracle » ne pouvant le faire changer d'avis puisque lui aussi semble au courant des dernières considérations de Charcot sur le sujet. Certains commentateurs ont même vu là une raison de considérer Pierre Froment comme le porte-parole de Zola. Si c'était le cas, on

---

<sup>2</sup> *Lourdes*, Gallimard, 1995, « Folio », p.130.

pourrait au moins prendre la mesure de l'étrange désir de foi investi dans l'antycléricalisme de l'écrivain, auquel les *Évangiles* donneront quelques années plus tard leur pleine mesure.

Quoi qu'il en soit, on peut se concentrer dans la perspective qui est ici la mienne sur les deux personnages principaux du roman, qui en compte par ailleurs des dizaines d'autres, en général en piteux état, traînant leurs lupus, leurs paralysies, leurs défigurations et leurs purulences de procession en grotte, de bain en messe. Il y a donc l'abbé Froment, qui connaît les thèses de Charcot, et il y a Marie de Guersaint, son amie ou amoureuse d'enfance, paralysée à la puberté à la suite d'un accident, jamais devenue femme – encore une enfantine, comme Bernadette Soubirous. C'est pour elle, pour l'accompagner qu'il fait le pèlerinage de Lourdes, pour la soutenir dans sa foi qui contrairement à la sienne est robuste, aussi increvable que Marie est physiquement débile. Et c'était pour elle déjà qu'il s'était fait prêtre, ou du moins à cause d'elle, ayant en somme renoncé au monde et aux plaisirs terrestres pour rester fidèle à un amour d'enfance désormais irréalisable.

Au cours des trois premières journées, les ferventes prières de Marie sont assez inefficaces. La Sainte Vierge semble être aux abonnés absents et on craint le pire pour cette touchante jeune fille à qui le lecteur ne souhaite que du bien. Mais lors de la quatrième journée, soit au moment où le pèlerinage parvient à son apogée, avec séance plénière à la grotte, chants, prières et foule hystérisée (comme le dirait le Docteur Charcot), soudain ça y est, Marie est comme frappée par un éclair, se lève, marche et surtout rattrape en quelques instants dix ans de retard pubertaire. C'est à peine si du même coup elle ne goûte pas immédiatement aux joies républicaines et micheletiennes de ses premières règles qui en tout cas ne sauraient tarder. « Vivement il s'était approché, pour la soutenir. Mais elle l'écarta d'un geste, elle se raffermissait, si touchante, si belle, dans sa robe de petite laine noire, avec les pantoufles qu'elle gardait toujours, élancée et mince, nimbée d'or par son admirable chevelure blonde, qu'une simple dentelle recouvrait. Tout son corps de vierge restait en proie à des secousses profondes, comme si une puissante fermentation l'avait régénéré. D'abord, ce

furent les jambes qui se délivrèrent des chaînes qui les nouaient. Puis, tandis qu'elle sentait jaillir la source de sang, la vie de la femme, de l'épouse et de la mère, elle eut une dernière angoisse, un poids énorme qui lui remontait du ventre dans la gorge. Seulement, cette fois, il ne s'arrêta pas, ne l'étouffa pas, il jaillit de sa bouche ouverte, il s'envola en un cri de sublime joie. « Je suis guérie !... Je suis guérie ! »<sup>3</sup>.

On imagine l'enthousiasme général en face d'un aussi incontestable miracle. Et on devine que seul l'abbé Froment reste de marbre, puisque avant le pèlerinage, un certain Docteur Beauclair, élève de Charcot, avait prédit tout cela – et un miracle prévisible n'en est plus un. Va-t-il intervenir lorsque Marie se retrouve au bureau des constatations pour faire homologuer son miracle ? « Pierre, très pâle, l'écoutait. Beauclair lui avait bien dit que la guérison viendrait en coup de foudre, lorsque, sous l'influence de l'imagination puissamment surexcitée, il se produirait en elle un réveil soudain de la volonté, depuis si longtemps endormie<sup>4</sup> ». Va-t-il contresigner l'authenticité du miracle ou au contraire vendre la mèche scientifique ? Par charité, par amitié ou amour pour Marie, par respect pour sa foi rayonnante, il ne dit rien, mais il n'en pense pas moins.

Il n'en pense pas moins, mais il est très malheureux. Non seulement ce « miracle » arrivé à quelqu'un qui lui tient autant à cœur ne lui fait pas retrouver la foi, mais il se retrouve dans la situation un peu désespérante d'avoir sacrifié sa vie d'homme pour une paralytique qui, elle, retrouve tout à coup sa féminité. L'usage des jambes, c'est une chose, mais l'enjeu est clairement l'usage ou le non-usage de ce qui se situe entre les jambes, et sur ce plan, le miracle tient plutôt de la catastrophe. La morale de cette copieuse fable ? La femme féconde et l'homme qui la fait advenir comme telle, qui la révèle à elle-même, sont affaire de raison et de science, et non pas de religion (malgré les apparences, Zola reste donc fidèle aux thèses développées dans *Le Docteur Pascal*). La solution religieuse conduit fatalement à la stérilité, qu'il s'agisse de celle de Pierre Froment devenu prêtre ou de celle de

---

<sup>3</sup> *Ibid.*, p.402.

Marie de Guersaint qui, après sa guérison, se voue non pas à la maternité mais à la charité pour ses prochains, par reconnaissance pour l'aimable service que lui a rendu la Sainte Vierge et aussi pour ne pas faire de peine à son ami Pierre, dont elle devine les états d'âme et la foi plus que chancelante. Fin de roman en queue de poisson pour sirène retrouvant l'usage des jambes. Rien ne se passe, Marie disparaît de la scène et Pierre devra traverser le désert de deux *Villes* supplémentaires (*Rome* et *Paris*) pour perdre ses dernières illusions et cesser d'être prêtre. Au bout du tunnel : une autre Marie qu'il épousera et dont il aura quatre fils, Mathieu, Marc, Jean et Luc. On ne s'étonnera pas qu'avec de tels noms, ceux-ci deviennent les personnages principaux des laïques *Évangiles* que Zola écrira un peu plus tard. Toujours ce sens de la famille et de la généalogie chez Zola : Les six romans de ce que l'on pourrait appeler le cycle Froment sont bien la version démedicalisée, saine, des *Rougon-Macquart*. Comme chez Michelet, le médecin finit ainsi par céder la place au père ou à l'époux, qui tiendra désormais lieu de guide spirituel et de moralisateur. Question de reconnaissance peut-être. Le Zola de 1903 n'est plus le même que celui de 1867 ou que celui de l'affaire Dreyfus. Il peut désormais annoncer ses bonnes nouvelles en direct, il n'a plus besoin de la médiation médicale.

Pour des raisons strictement inverses, un Huysmans, pourtant si friand de maladies, de souffrances et de morbidité (qu'on songe à *Des Esseintes*) fait également l'impasse sur la médiation médicale. Il s'est converti au catholicisme après avoir été naturaliste. Il a été très proche de Zola, il a collaboré aux *Soirées de Médan*, et il continue dans une large mesure à se mesurer au maître désormais renié, notamment en écrivant ses *Foules de Lourdes*, qui prend souvent explicitement le contre-pied du *Lourdes* de Zola. Comment réfuter la thèse neurologique qui vire les miracles au compte du déblocage d'un symptôme hystérique ? Et plus généralement : comment réfuter la posture (ou l'imposture) naturaliste-médicale ? Y-a-t-

---

<sup>4</sup> *Ibid.*, p.406-407.

il, après Zola et après ce que Zola grappille du côté des sciences et de la religion positiviste du progrès, une vie pour l'écrivain qui a vraiment la foi ? Telles sont quelques-unes des questions qui traversent la plupart des textes du « second » Huysmans (dont on s'accorde en général à dire qu'il surgit après le moment charnière de *A Rebours*).

L'argumentation de Huysmans dans *Les Foules de Lourdes* est subtile – ce n'est pas celle d'un fanatique idiot. Tout d'abord, il faut relever son rapport très critique à la *vulgarité* du phénomène des pèlerinages, et ceci dès la première phrase du livre : « Si quelqu'un n'a jamais été stimulé par le désir de voir Lourdes, c'est bien moi. D'abord, je n'aime pas les foules qui processionnent, en bramant des cantiques et je suis de l'avis de saint Jean de la Croix, écrivant dans sa *Montée du Carmel* : « J'approuve fort celui qui, pour ne pas se joindre à la foule des pèlerins, entreprend des pèlerinages en dehors de l'époque fixée ; quand les multitudes s'y pressent, jamais je ne lui conseillerai de s'y mêler ; on risque d'en revenir plus distrait qu'on n'y est allé »<sup>5</sup>.

Le catholicisme de Huysmans est résolument anti-démocratique. C'est celui d'un mystique, mais aussi (ou par conséquent) celui d'un dandy<sup>6</sup>, lui-même indissociable d'un esthète. Déjà dans *Là-bas*, la foi de Durtal était soumise à des critères esthétiques rigoureux : certaines églises parisiennes sont infréquentables non seulement parce que tout le monde s'y précipite, mais aussi parce qu'elles sont laides ou surtout parce qu'on y chante mal. Dans la même perspective, Lourdes n'a rien pour séduire : c'est du toc, c'est à vomir. Les églises et d'autres bâtiments nécessaires à la multinationale du miracle sont laids, comme contaminés par les maladies apportées par les innombrables pèlerins<sup>7</sup>. Les marchands sont partout et les

<sup>5</sup> *Les Foules de Lourdes*, in J.-K. Huysmans, *Oeuvres complètes* XVIII, Genève, Slatkine Reprints, 1972, p.29.

<sup>6</sup> Voir sur ce point Jean Borie, *Huysmans. Le Diable, le célibataire et Dieu*, Grasset, 1992, qui a décrit de façon convaincante cette dimension de la foi chez Huysmans, notamment à propos du personnage de Durtal (*Là-bas, En Route*), prêt à se convertir, mais à condition de ne pas avoir à se mêler à la foule.

<sup>7</sup> « La laideur de tout ce que l'on voit ici, finit par n'être pas naturelle, car elle est en dehors des étiages connus ; l'homme seul, sans une suggestion issue des gémonies de l'au-delà, ne parviendrait pas à déshonorer Dieu de la sorte ; c'est, à Lourdes, une telle pléthore de bassesse, une telle hémorragie de mauvais goût, que, forcément, l'idée d'une intervention du Très-Bas s'impose. Je laisse de côté la basilique qui grelotte, maigre comme une perche, sous son chapeau de pierrot, dans son mince vêtement de pierre, sur le plat humide de son roc, mais que

innombrables voyages organisés de masses de fidèles suscitent presque moins de respect chez Huysmans le catholique que chez Zola le mécréant populiste, toujours prêt à fondre ou à s'apitoyer là où ça fait masse. On ne se débarrasse pas du syndrome de Des Esseintes en un jour, et peut-être même jamais. Ces considérations d'esthète et de dandy de la foi ont cependant une fonction de concession. Elles donneront d'autant plus de poids – celui de la distance, presque de l'objectivité - à l'argumentaire de Huysmans en faveur des miracles.

Immédiatement après avoir cité saint Jean de la Croix au début de son livre, Huysmans enchaîne en précisant que les miracles ne sont pas sa tasse de thé, qu'il s'en passe fort bien : « Ensuite, je ne tiens pas à voir des miracles ; je sais très bien que la Vierge peut en faire à Lourdes ou autre part ; ma foi ne repose ni sur ma raison, ni sur les perceptions plus ou moins certaines de mes sens ; elle relève d'un sentiment intérieur, d'une assurance acquise par des preuves internes ; n'en déplaise à ces caciques de la psychiâtrie et à ces barbaques entendus, qui ne pouvant rien expliquer, classent sous l'étiquette de l'autosuggestion ou de la démence, les phénomènes de la vie divine qu'ils ignorent, la Mystique est une science résolument exacte ; j'ai pu vérifier un certain nombre de ses effets et je n'en demande pas davantage pour croire ; cela me suffit<sup>8</sup>. » D'emblée le ton est donné, ce sont bien Charcot et surtout Zola qui sont visés. Huysmans va y revenir systématiquement, mais dans un premier temps il s'agit de relativiser l'importance même des miracles dans la perspective de celui qui a la foi. Là encore, le détachement de Huysmans a la valeur d'une concession : comment douter de l'authenticité des miracles à partir du moment où ils sont en quelque sorte secondaires ?

Relativiser les miracles, et aussi les déplacer, pour brouiller les cartes, et ceci d'au moins deux manières. D'une part, il y a ce qu'on pourrait appeler le miracle négatif, c'est-à-dire le fait que l'absence totale d'hygiène, décrite en termes au moins aussi naturalistes que chez Zola (à se demander si Huysmans est ici tout à fait sérieux), ne fasse pas plus de ravages,

---

dire du Rosaire, de ce cirque hydropique dont le ventre rebondi bombe sous ses pieds ? » (*Les Foules de Lourdes*, *op.cit.*, p.101).

<sup>8</sup> *Ibid.*, p.29-30.

notamment auprès des adeptes de bains dans l'eau miraculeuse. « L'eau est devenue un hideux bouillon, une sorte d'eau de vaisselle grise, à bulles, et des ampoules rouges et des cloques blanchâtres nagent sur cet étain liquide dans lequel on continue à plonger des gens. Le miracle permanent de Lourdes est là ; on jette dans des récipients contaminés des malades, sans attendre qu'ils aient achevé la digestion de leur repas ; on trempe jusqu'au cou des femmes, à des époques où le plus élémentaire bon sens défend à une femme de prendre un bain – et souvent, dans ce cas-là, l'eau se change, d'un coup, en une mare de pourpre – et personne n'est frappé de congestion, personne ne se ressent du saisissement glacé du bain et du manque d'essuyage. – Les pansements antiseptiques, tant vantés par la chirurgie, sont tout bonnement remplacés, ici, par des compresses d'eau de Lourdes et les plaies ne s'en portent pas plus mal. Jamais pareilles nazardes ne furent infligées à l'hygiène et pareils camouflets la médecine (...). Comment, si l'on ne croit pas à une intervention divine, expliquer cette impunité assurée à Lourdes seulement et tant que l'on sera dans la zone protectrice de la Vierge ?<sup>9</sup> ». On rote, on pète, on gratte boutons et pustules, on saigne (menstruellement) dans les même baignoires, on remplace les antiseptiques par de l'eau bénite, et l'on ne meurt pas. Tel est le vrai miracle, qui se définit comme tel parce qu'il est bien évidemment un défi lancé à la médecine, un de plus.

Mais ce n'est pas le seul. Il y a également le miracle de la charité, de la solidarité. Ce qui compte à Lourdes, ce n'est pas le nombre de guérisons miraculeuses, si faible au regard des guérisons qui n'ont pas lieu, mais la foi et la charité de tous ceux qui s'y déplacent ou qui y travaillent, des familles accompagnant leurs chers malades aux infirmières bénévoles et autres volontaires. Le miracle de Lourdes est dans cette perspective celui d'une communauté forgée dans la compassion : « Il faut avouer que cet hôpital est à la fois un enfer corporel et un paradis d'âme. Nulle part, je n'ai vu, avec des maux plus affreux, tant de charité, tant de

---

<sup>9</sup> *Ibid.*, p.62-63.

bonne grâce. Lourdes est, au point de vue de la miséricorde humaine, une merveille<sup>10</sup> ». Vers la fin de son livre, Huysmans reviendra sur cet aspect de la question. Les « profits sanitaires » de Lourdes sont peu de chose au regard des possibilités d'y faire l'épreuve de la charité, d'y apprendre la compassion et l'amour du prochain, d'y goûter aux charmes de l'omission de soi-même, de se guérir, en un mot, de son égoïsme : « En résumé, à Lourdes, on assiste à un renouveau des Évangiles ; on est dans un Lazaret d'âmes et l'on s'y désinfecte avec les antiseptiques de la charité<sup>11</sup> ».

Un miracle peut en cacher un autre, un antiseptique (ou son absence dans les bains remplis de pustules et de sang menstruel) un autre antiseptique. Huysmans procède par déplacements, et puis il a aussi ses doutes, ses moments de découragement. Pourquoi la Vierge, en face de tant de misère, se fait-elle autant prier, pourquoi n'accorde-t-elle ses guérisons qu'au compte-gouttes, alors qu'il lui serait si facile de guérir tout le monde ? S'il est encore relativement facile de répondre à cette question (le miracle relève nécessairement d'une économie de la rareté, il n'est guère compatible avec la sécurité sociale démocratiquement répartie), que penser alors de ces cas où la Vierge joue au *fort-da* avec ses adorateurs, accordant une guérison pour la reprendre le lendemain et aggravant son cas en jouant ce petit jeu avec un enfant de huit ans ? « Ici, je ne comprends plus ; le miracle acquis ne me surprend pas ; mais le miracle, accordé d'une main et retiré de l'autre, me désarçonne ; je n'y suis plus du tout<sup>12</sup> ».

La jambe tordue de l'enfant s'était pourtant redressée d'un coup, la couronne d'abcès avait séché en un temps record, la peau s'était reformée sous des croûtes prêtes à se détacher, l'enfant gambadait joyeusement dans les couloirs de l'hôpital, et le lendemain il se retrouve dans un état encore pire qu'avant d'avoir été plongé dans l'infâme bouillon. Il y aurait là de quoi faire douter le plus fervent des croyants, si Huysmans ne pratiquait pas, comme

---

<sup>10</sup> *Ibid.*, p.74-75.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p.315.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 206.

Albertine, le système des fins multiples. Le cas de cet enfant victime des caprices de la Vierge constitue en effet une contribution presque idéale à ce qui est bien l'enjeu majeur du livre : la réfutation de la thèse de la « foi qui guérit ». Comment imaginer en effet qu'un enfant puisse guérir en quelques minutes d'une jambe tordue, que ses plaies puissent disparaître, alors qu'il ne comprend rien à la foi, qu'il hurle lorsqu'on le plonge dans l'eau froide, que rien ne permet donc de le rapprocher de ces femmes hystériques dont Huysmans admet d'ailleurs volontiers l'existence (en précisant qu'elles n'intéressent personne) ? L'hystérie est réservée aux femmes, c'est bien connu, elle ne saurait concerner un enfant, qui sera du même coup insensible à l'autosuggestion. Il y a donc bien eu miracle dans ce cas, et il y a l'énigme tout aussi inexplicable de sa brièveté, de son annulation.

Articulés par quelqu'un qui fait preuve d'autant d'objectivité et de discernement, qui s'intéresse somme toute assez peu à la société du spectacle miraculeux, les arguments visant à réfuter Charcot et Zola n'en auront que plus de poids. Je n'aime pas Lourdes et ses foules, les vrais miracles ne sont pas ceux que l'on croit, cela ne marche pas toujours, et je suis prêt même à admettre que bon nombre de miraculées ne sont que des hystériques. Mais que faire des autres ? Que faire de la Mère Marie des Anges, guérie presque malgré elle alors qu'elle n'aspirait qu'à souffrir pour son divin époux et même à mourir pour lui : « Je pense encore à cette théorie de la suggestion, chargée d'expliquer toutes les cures de Lourdes ; mais voilà une moniale qui n'enviait pas du tout un réveil de santé, et qui a été, en quelque sorte, guérie malgré elle ! si elle s'était autosuggestionnée, ce serait le contraire qui se serait produit ; elle serait, comme elle le désirait, morte !<sup>13</sup> ». Que faire de ceux qui guérissent instantanément de lésions physiques ou de maladies de la peau (l'élément décisif étant ici l'immédiateté de la guérison, qui échappe à toutes les explications physiologiques dont Charcot ne saurait en fin

---

<sup>13</sup> *Ibid.*, p.217. Un cas semblable est évoqué plus loin dans le même livre: « Que devient dans tout cela la foi qui guérit de Charcot, la foi qui guérit, malgré ses désirs de ne pas guérir, l'Abbesse des Clarisses de Lourdes ? » (*ibid.*, p.320).

de compte s'affranchir<sup>14</sup>) ? Que faire de ceux qui guérissent simplement à coups de prières ou de communion, à l'écart des foules, des cris, des grottes bondées et de leurs effets de suggestion (on imagine que ceux-ci tiennent particulièrement à coeur à Huysmans) ? Ou de ceux qui pratiquent le miracle par correspondance, en restant chez eux et en se soignant avec leur berlingot d'eau bénite commandée à Lourdes ? Ou encore de ce cheminot mécréant, Gargam, parti en morceaux après un accident, paralysé, gangrené, traîné presque de force par les siens à Lourdes et capable soudain de gambader dans les prés et sans doute de profiter des dédommagements reçus pour une invalidité qui semblait irrémédiable ? Huysmans accumule les déplacements – ce sont presque des fausses pistes, des leurres – ainsi que les concessions, mais au bout du compte tout cela contribue à souligner le caractère irréfutable des vrais miracles, qu'aucun Charcot ni aucun Zola ne pourra jamais ni expliquer ni simplement comprendre. Il fait en somme la part des choses, il rend aux médecins ce qui revient aux médecins (c'est-à-dire relativement peu de chose, et surtout rien d'intéressant), mais c'est pour mieux rendre à la Vierge ce qui revient à la Vierge. Reconquérir sur la médecine le terrain perdu avec Zola et Charcot : oui, la foi, la vraie, peut guérir, Huysmans est là pour en témoigner, et d'ailleurs, c'est bien assez qu'il en témoigne. Il n'est en tout cas pas nécessaire de consacrer à une vérité aussi évidente un roman – ce que *Les Foules de Lourdes* n'est en aucun cas.

Vincent Kaufman, Université de St.Gall

---

<sup>14</sup> C'est pourquoi il est essentiel pour Huysmans de réfuter les descriptions de Zola qui suggèrent une guérison progressive (d'un lupus par exemple) dans laquelle la physiologie et la neurologie trouverait leur compte: « Zola n'a pas voulu avouer cette spontanéité qu'il avait constatée pourtant, il a préféré raconter que l'aspect du visage s'améliorait peu à peu, que la cure s'opérait indolemment ; il a inventé des étapes et des gradations pour ne pas être obligé de confesser que cette renaissance soudaine d'une figure détruite était en dehors des lois de la nature humaine ; c'eût été l'aveu du miracle. La question est, en effet, là. Que le lupus, si rebelle à tous les genres de médications, puisse néanmoins disparaître à la longue, c'est très possible ; mais ni les anciennes méthodes, ni la nouvelle thérapeutique des rayons invisibles ou des rayons lumineux n'ont fait et ne feront qu'il s'envole, qu'il s'évapore, par enchantement, en un clin d'oeil. La nature ne peut fermer une plaie en une seconde, les chairs ne peuvent se restaurer en une minute. Ce qui constitue l'élément du miracle, en pareil cas, c'est moins la guérison que sa promptitude, que son instantanéité. L'histoire de Marie Lemarchand, telle que l'a relatée Zola, est donc résolument inexacte ; préoccupé de fournir des arguments aux adversaires du surnaturel, il insinua, dans son volume, en sus de la lenteur mensongère, que ce lupus pouvait très bien être un faux lupus, d'origine nerveuse. Et après, en l'admettant, en quoi la question serait-elle changée ? Il n'en resterait pas moins le point principal, la réfection subite des cellules et des tissus » (*ibid.* p. 93-94).

